



LE MATELOT PAGEON Marcel

raconte sa croisière mouvementée

BREST - FALMOUTH - LISBONNE - TOULON

Toulon, 3 août 1940 – Marcel Pageon, matelot mécanicien a retrouvé le petit restaurant voisin de la darse, où il se souvient d'avoir dîné, en septembre 1939, quelques heures avant son embarquement. Il y a onze mois, les cols bleus garnissaient toutes les tables. Aujourd'hui, le marin a rencontré tout juste un camarade, comme lui réserviste en instance de démobilisation.

Pour ce camarade, sédentaire de l'arsenal, la guerre est restée sans histoire. Pour le matelot mécanicien Pageon Marcel, matricule 662-2-35, la fin de la guerre est la fin d'une grande aventure...

Une grande aventure, du moment où le bateau des recherches océanographiques, qui comptait le matelot Pageon parmi les trente de son équipage, se trouva détourné de sa mission.

L'ordre parvint en mer, aux jours tragiques de la mi-juin 40. La course de l'adversaire s'accélérait en direction de Brest. Le transfert des services de l'Ecole navale s'imposait. Le bateau du service océanographique prit 150 passagers à son bord. Destination : la Grande-Bretagne.

Débarquement dans le noir

Une lente traversée. Le malheur allait autrement vite pour la France. Lorsque le bateau parti de Brest, jeta l'ancre en rade de Falmouth, le destin de la France était réglé. Ce furent 180 marins vaincus qui débarquèrent dans le port britannique.

L'accueil ne pouvait pas être chaleureux. Il ne s'entoura même pas de commisération. Il pleuvait sur le quai. Les voyageurs endurèrent longuement la pluie, sans mot dire... Nouvelle attente noire en une gare. Aucune, aucune consolation. Une mise en route glaciale... Au bout du voyage, la descente en bordure d'un vaste espace. Un champ, un champ sur quoi la pluie tombait plus drue que jamais.

– ... Dans le noir... c'est Pageon qui narre ses peines au camarade... dans le noir, nous aperçûmes les silhouettes de grandes bâtisses... Des casernements ?... Non, des tribunes. Les tribunes d'un champ de courses. Nous nous trouvions à Aintree, l'hippodrome où se dispute... où se disputait aux jours de

paix – un officier nous l'apprit le lendemain – la plus grande épreuve d'obstacles du monde. A ce moment, nous n'avions pas la tête au sport hippique. Il nous est venu, tout de même, une satisfaction de l'amour que les Anglais portent aux chevaux. Dans les boxes réservés aux canassons, nous passâmes la nuit, parfaitement abrités...

« Le lendemain, il fallut déchanter. Les boxes, c'était pas pour nous. Sur le terrain, entre des obstacles hauts comme des tourelles de cuirssés – les chevaux doivent avoir



Marcel Pageon ne demandait qu'à quitter l'Angleterre.

du mal à sauter ça ! – des tentes furent dressées. C'est sous la tente que nous allions vivre pendant des semaines, les 180 de mon bateau et les arrivants de beaucoup d'autres transports partis de Brest, comme le nôtre,

par Louis COMBALUZIER

« LE PETIT MARSEILLAIS »
du 4 août 1940

et aussi peu que lui, m'a-t-il semblé, les bienvenus.

Départ sous les bombes

« Cette vie a duré jusqu'au 24 juillet. A cette date, on a crié au rassemblement, pour nous diriger vers un quai de Liverpool. Là, un cargo battait pavillon français. Le Jean-L. D. arrivait d'Amérique. Par radio, un ordre de mission lui était parvenu. Nous embarquons à son bord pour rentrer en France... En France : entendons en France méditerranéenne. Le voyage comportait pas mal de risques. On s'en... moquait des risques ! Nous ne demandions qu'à partir...

« Les risques commencèrent au départ... Bombes par-ci, bombes par-là. Le Jean-L.-D. put passer à travers et arriver jusqu'à Lisbonne. Deux jours dans ce port et de nouveau, le large... Gibraltar ! pas de casse. Les Baléares... Toulon... C'est fini... »

Le messager éconduit

D'autres cargos transportant des « pensionnaires » d'Aintree ont voyagé avec bien plus d'angoisse en poupe. Le capitaine de corvette Michel de Berthier se trouvait à bord d'un bateau qui reçut, en vue des côtes d'Espagne, l'ordre de remettre le cap vers le nord. Le jour même, le commandant de l'Ark Royal passait l'ultimatum de Mers-el-Kébir. Par la radio anglaise,

le bateau ayant à son bord le commandant de Berthier fut instruit de la démarche et aussi de cette précision : pour remplir son rôle de plénipotentiaire, l'officier anglais s'était rendu à Mers-el-Kébir, porteur d'un seul insigne : la Légion d'honneur. Mais il portait aussi, a-t-on dit par la suite, l'assurance, la certitude même que l'ultimatum ne pouvait qu'être dénoncé par des marins français.

Et Mers-el-Kébir fut bombardé. Les bateaux transportant les transfuges d'Aintree n'en reprirent pas moins leur route pour Toulon.

Louis Combaluzier